

Blanche

HARLEQUIN

MEREDITH WEBBER

La visite d'un prince

DIANNE DRAKE

Pour l'aimer encore

MEREDITH WEBBER

La visite d'un prince

Traduction française de
ADELINE MAGNE

Blanche

 HARLEQUIN

Collection : Blanche

Titre original :

NEW YEAR WEDDING FOR THE CROWN PRINCE

© 2018, Meredith Webber.

© 2019, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Mariés : © SHUTTERSTOCK/PINK PANDA/ROYALTY FREE.

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2804-1437-1 — ISSN 0223-5056

1.

Pris dans l'orage et dans des vents violents, le petit avion affrontait secousse sur secousse, ballotté tel un fêtu de paille. Charles agrippa l'accoudoir de son siège. Il avait beau être Charles Edouard Albert Cinzetti, prince héritier du royaume de Livaroché, élevé dans l'art du self-control, il n'en menait pas large.

Il se souviendrait longtemps de ce voyage infernal. Il ne comptait plus les heures de vol et, pour ne rien arranger, il avait accumulé les retards dans les aéroports. Et maintenant, ce périple exécrable. La voix du pilote grésilla dans les haut-parleurs : « Désolé pour les turbulences, nous traversons une petite dépression. » Petite dépression, il en avait de bonnes ! S'ils ne semblaient pas au large des côtes, ils auraient de la chance. Pourtant, au bout d'un moment, des lumières filtrèrent à travers la pluie, d'abord hésitantes, avant de s'intensifier. Enfin, ils atterrirent, et chaque passager poussa un énorme soupir de soulagement.

Mais l'expédition de Charles n'était pas terminée pour autant. Il lui fallait encore trouver son chemin jusqu'à la petite ville de Port Anooka, à une cinquantaine de kilomètres de l'aéroport. Lorsqu'il avait réservé son vol, à Sydney, tout avait paru facile.

— C'est tout droit, lui avait-on assuré à l'agence de voyages. Le plus simple, c'est de louer une voiture en arrivant.

À Sydney, par beau temps, l'idée lui avait semblé bonne, mais dans ce déluge ? Finalement, un taxi ferait très bien l'affaire.

— Ce n'est rien, juste une petite dépression au large des côtes, expliqua le chauffeur.

Une petite dépression... Ils avaient le mot pour rire, par ici. Le véhicule se frayait un chemin dans un rideau de pluie qui cinglait les vitres à l'horizontale.

— Par contre, l'accès au port risque d'être coupé, poursuivit l'homme. Et cet endroit où vous voulez aller, sur la falaise : eh bien, de là-bas, vous ne pourrez plus retourner au village à marée haute, lorsque la route sera inondée.

Charles avait du mal à comprendre ce qu'il racontait. Sans doute était-il désorienté par le décalage horaire. Un village coupé du monde à marée haute ? Venant d'une petite principauté sans accès à la mer, il ne s'y connaissait guère en matière de marée, mais quand même... Quelle idée d'avoir implanté un village dans un endroit pareil...

— Elle est un peu toquée, cette vieille chez qui vous allez, vous savez, ajouta le chauffeur. Elle vit toute seule dans cette baraque qui tombe en ruine.

Charles pensa à l'appartement confortable qu'il avait quitté pour venir ici. Chez lui, à cette époque, il neigeait, des guirlandes de lumière décoraient les rues et des chanteurs tout emmitoufflés frappaient de porte en porte. Un gigantesque sapin trônait fièrement sur la place principale de la ville. Avait-il bien fait de se rendre dans ce coin perdu à l'autre bout du monde ?

Mais où, sinon ici, pouvait-il espérer glaner quelques renseignements sur sa mère ? Il en savait si peu sur celle qui était morte en lui donnant naissance... Celle que son père avait aimée, épousée, puis enterrée, dix-huit mois seulement après leur rencontre. Son père lui racontait toujours comme elle le faisait rire, comme elle était adorable avec tout le monde, comme ils étaient tombés amoureux au premier regard. Ils s'étaient connus à Noël, et c'était d'ailleurs pour cette raison que Charles avait choisi de venir à cette date : pour tenter de se mettre à la place de sa mère, de marcher dans ses pas. Avec un peu d'espoir, il parviendrait à faire la connaissance de sa grand-mère. Peut-être lui expliquerait-elle pourquoi elle n'avait jamais cherché à les contacter. Son

père, lui, n'avait jamais pu lui répondre à ce sujet. À moins qu'il n'ait jamais voulu.

Comment serait-il accueilli ? Apparemment, sa mère avait une personnalité lumineuse, généreuse, ce qui l'incitait à croire qu'elle avait grandi dans une famille aimante. Il verrait bien. Son père l'avait encouragé dans ses recherches, sans doute dans l'espoir qu'il tirerait ensuite un trait sur cette histoire et qu'il se consacrerait à des problèmes plus actuels : notamment son mariage pour assurer la descendance de la famille royale. Charles soupira à cette pensée. Il n'était pas opposé à l'idée de se marier, loin de là. Mais aucune femme ne lui avait inspiré les sentiments que ses parents avaient dû éprouver lors de leur rencontre : l'amour fou, au premier regard, cette certitude immédiate d'être faits l'un pour l'autre.

— Port Anooka !

La voix du chauffeur s'introduisit dans ses pensées. En effet, Charles apercevait autour de lui les lumières d'une bourgade.

— À cette époque, il n'y a pas grand-chose à y faire, dit le chauffeur. La maison est encore à dix minutes d'ici.

L'homme se tourna à moitié vers le siège arrière.

— Vous êtes sûr que vous voulez y aller ? La marée est déjà haute. Dans une heure, vous ne pourrez pas revenir.

Charles scruta la nuit à travers le pare-brise ruisselant et s'aperçut avec stupeur que d'énormes vagues se fracassaient contre la promenade, à moins d'une centaine de mètres. En était-il si sûr, en effet ? N'était-il pas préférable de passer la nuit à l'hôtel et d'attendre le lendemain ? Mais ce voyage avait déjà duré si longtemps, et il était si près du but...

— Oui, oui, répondit-il en se donnant l'air plus affirmatif qu'il ne l'était en réalité. Absolument sûr.

Il n'avait pas fait tout ce chemin pour hésiter maintenant. Bientôt, il aperçut la maison, perchée sur une falaise qui surplombait l'océan, enveloppée de guirlandes de brume : une vraie vision de film d'horreur. Avant de changer d'avis, Charles se hâta de payer le chauffeur et de récupérer ses bagages, puis il parcourut l'allée à grandes enjambées avant

de gravir les deux marches qui menaient à l'entrée. À peine avait-il levé la main pour frapper que la porte s'ouvrit et qu'un seau d'eau lui fut jeté en pleine figure.

Les paroles du chauffeur lui revinrent à l'esprit. « Elle est un peu toquée, cette vieille. » Délicat euphémisme... Elle était complètement dingue, oui ! On n'avait pas idée d'accueillir des visiteurs de la sorte. Encore heureux, ce n'était pas une marmite d'huile bouillante, mais cet assaut l'avait quand même fait trébucher en arrière, dans une flaque d'eau au bas des marches. Par miracle, il recouvra son équilibre sans lâcher son sac, puis il fit face à son assaillant.

En l'occurrence, il ne s'agissait pas d'une vieille dame, mais d'une femme enceinte, certainement près d'accoucher. Elle se détourna pour crier à l'adresse d'une personne dans la maison :

— Je me doute bien que vous savez qu'il y a des fuites dans le toit. Autrement, pourquoi la douzaine de seaux ?

La femme allait refermer la porte quand elle l'aperçut, hésitant au bas des marches, ruisselant malgré le parapluie qu'il tenait tant bien que mal au-dessus de sa tête.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites ici ?

Elle le regarda une seconde avant d'ajouter :

— Mais vous êtes trempé !

Elle ouvrit alors de grands yeux et s'efforça de réprimer un sourire.

— Oh là là, j'ai lancé ce seau d'eau sur vous, c'est ça ? Venez, entrez.

— Qu'est-ce qu'il y a, Jo ? Qui est là ?

Les questions venaient de l'étage. Apparemment, la vieille toquée n'avait pas de problèmes d'audition.

— C'est un homme à qui j'ai jeté un seau d'eau.

À présent, la jeune femme ne se souciait plus de dissimuler son amusement. Malgré l'inconfort de sa situation, Charles ne put s'empêcher de l'observer. C'était une femme splendide, grande, avec un port de statue, fièrement enceinte. La grossesse lui allait bien. Elle avait une mine magnifique, ses cheveux auburn brillaient et sa peau au teint d'albâtre

mettait en valeur la légère rougeur qui colorait ses pommettes saillantes.

— Ne le laisse pas entrer, dit la voix à l'étage.

Trop tard. Charles se tenait déjà dans le hall, et l'eau qui ruisselait de ses vêtements formait des petites flaques sur le carrelage noir et blanc. La jeune femme disparut le temps de chercher une serviette-éponge qu'elle lui tendit en riant.

— J'ai bien peur que ça ne suffise pas. Vous êtes trempé comme une soupe ! Suivez-moi, il y a une salle de bains juste après la cuisine. Elle fait partie d'une dépendance qui date du temps où les propriétaires avaient des domestiques. Attention au seau ! Vous avez des vêtements secs dans votre sac ? Sinon, j'essaie de vous trouver quelque chose.

Évidemment qu'il avait des vêtements secs dans son sac, songea Jo. Quelle question ! Elle avait eu un tel choc en le voyant qu'elle ne savait même plus ce qu'elle disait. Quelle frousse lorsqu'elle avait aperçu la grande silhouette noire au bas des marches ! Sans parler de ce coup au cœur quand le beau visage de l'inconnu lui était apparu. Il avait un physique parfait, tellement remarquable que même elle, enceinte comme elle l'était, avait ressenti une brusque chaleur à sa vue.

Quoique lui aussi en eût été quitte pour une sacrée surprise, avec ce seau d'eau glacée en guise d'accueil. Dottie avait sans doute raison de ne pas vouloir le laisser entrer. Mais il était trempé, le pauvre ! Et il n'avait pas une tête de tueur en série. Au contraire, il avait plutôt une allure d'hidalgo ténébreux, avec sa grande silhouette imposante et son air fier. Un hidalgo ténébreux... De mieux en mieux ! Elle n'était vraiment pas bien dans sa tête, ce soir.

Ces pensées à l'esprit, Jo traversa la cuisine et lui montra une minuscule salle de bains aménagée au fond de la pièce.

— Comme vous le voyez, les domestiques vivaient à la dure, dit-elle en lui tenant la porte ouverte.

En effet : la pièce était si exiguë que l'homme dut courber la tête pour entrer. Une fois la porte refermée derrière lui,

Jo se rendit soudain compte qu'elle n'avait pas la moindre idée de l'identité de ce visiteur surprise. Ni, d'ailleurs, de ce qui l'avait amené à sonner chez Dottie, surtout par un soir pareil. Comme elle ne pouvait décemment pas l'interroger à travers la cloison, elle décida d'attendre qu'il sorte pour le faire.

Soudain, le vrombissement électrique du monte-escalier l'informa que Dottie, fatiguée d'attendre une réponse, descendait voir par elle-même ce qui se passait. Jo se hâta de la retrouver dans le couloir d'entrée.

— Qui est-ce ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Ce n'est rien, juste un homme. Il était à la porte et je ne l'ai pas vu lorsque j'ai vidé le seau. Comme il était trempé, je lui ai dit de se changer dans la petite salle de bains du rez-de-chaussée.

— Tu lui as permis d'entrer !

— Dottie, il était trempé comme une soupe, et je lui ai en plus jeté un seau d'eau à la figure.

— Et alors ? Il a un parapluie, non ? dit Dottie en pointant le doigt vers le parapluie noir qui s'égouttait dans un coin du hall.

Prenant une profonde inspiration, Jo préféra changer de sujet.

— Il faut que je vérifie les seaux à l'étage. D'après les bulletins de la radio, l'orage va encore s'aggraver.

— Tu ne vas quand même pas me laisser toute seule avec ton étranger !

Avec « ton » étranger ? Dottie avait de l'humour parfois...

— Montez avec moi, alors...

Du haut de son mètre cinquante, Dottie la foudroya d'un regard noir avant de se diriger vers le salon en maugréant.

— Je me dépêche, ajouta Jo.

Joignant le geste à la parole, elle gravit l'escalier quatre à quatre, avec une agilité étonnante chez une femme enceinte. Sans ralentir l'allure, elle vida dans la baignoire chacun des six seaux disposés à l'étage avant de les reposer à leur emplacement initial. Comment Dottie allait-elle dormir, avec ce *tap-tap* incessant ? Jo, pour sa part, ne se posait pas

la question. Ces derniers temps, elle avait des problèmes de sommeil, et le bruit de la pluie lui fournirait une distraction bienvenue.

Elle venait de redescendre lorsque l'homme sortit de la salle de bains.

— J'ai accroché mes vêtements dans la douche, si ça ne vous embête pas.

— Pas de problème. Mais vous auriez mieux fait de les envelopper dans un sac en plastique afin de vous en aller tout de suite. La route va être coupée d'un instant à l'autre car elle sera inondée à marée haute.

— Oui, je sais. Plusieurs personnes me l'ont déjà dit.

Il accompagna cette phrase d'un délicieux sourire. Qui fit frissonner Jo... Qu'est-ce qui lui prenait, ce soir ? Dottie, quant à elle, n'était pas d'humeur à tomber sous le charme du bel inconnu.

— Balivernes ! Arrête de flirter avec ce type, Joanna, et amène-le ici tout de suite. S'il avait le sens des bonnes manières, il se serait déjà présenté.

Jo haussa les épaules et lui indiqua la porte en souriant.

— Après vous...

L'homme entra dans le salon et tira une chaise sur laquelle il s'installa pour être à hauteur d'yeux avec Dottie.

— Je m'appelle Charles et j'ai toutes les raisons de penser que je suis votre petit-fils.

Il parlait d'une voix douce, hésitante. Les yeux humides, Jo porta une main à sa bouche pour étouffer un petit cri et se prépara à la réaction de Dottie. Celle-ci ne se fit pas attendre.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? Et je devrais vous croire, sans doute ? Vous vous pointez ici avec vos jolies chaussures et votre bel accent et vous vous attendez à quoi ? Que je vous cède la maison, c'est ça ?

Jo réprima un sourire. On pouvait faire confiance à Dottie pour examiner les souliers de leur visiteur inopiné. Elle était convaincue que l'on pouvait juger quelqu'un à ce genre de détails.

— Non, madame, répondit-il. Je voulais seulement en savoir plus sur ma mère et sur sa famille... C'est-à-dire, la

mienne aussi. Et vous êtes la personne la mieux indiquée pour me renseigner.

— Vous ne pouvez pas le lui demander à elle ?

Cette fois-ci, il ne s'agissait plus d'un ordre, mais d'une question chuchotée d'une voix tremblante, comme si Dottie redoutait la réponse qu'elle devinait. Charles hésita et fronça les sourcils, l'air pris de court, ou peut-être cherchait-il la meilleure manière de formuler sa réponse. Puis il se pencha légèrement en avant, la tête baissée.

— Je suis désolé, mais je pensais que vous étiez au courant. Elle est morte à ma naissance.

Dottie devint tout à coup aussi blanche que la dentelle de son col, et Jo se précipita à son côté. Mais la vieille dame se ressaisit aussitôt.

— Et qui est votre père, alors ? Sans aucun doute ce vagabond menteur avec qui elle est partie. Vous êtes le résultat de cette aventure, n'est-ce pas ?

Si l'homme était décontenancé par cette riposte, il ne le montra pas.

— Mon père est le prince Edouard Alesandro Cinzetti. Nous venons d'une principauté en Europe, si petite que beaucoup d'Européens ne la connaissent même pas. Elle s'appelle...

Dottie l'interrompit d'une main levée.

— Ne me dites pas ! J'ai le nom sur le bout de la langue. Ça commence par Liv... Liva... quelque chose.

— Livaroche, compléta Charles en souriant.

Dans sa bouche, ce nom avait des accents de conte de fées. Mais, peu sensible à cette magie, Dottie s'était affaissée sur son siège.

— Allez-vous-en. Je ne veux pas de vous ici, murmura-t-elle.

Alarmée, Jo posa les doigts sur son poignet pour prendre son pouls et constater qu'il battait irrégulièrement.

— Pouvez-vous attendre dans la cuisine ? Elle est sous le choc. Je vais l'aider à se coucher, après quoi je nous préparerai à dîner.

Mais Dottie rejeta violemment la main de Jo et fusilla Charles d'un regard noir.

— Il est hors de question qu'il reste ici ! Si vous êtes vraiment le fils de ce vagabond, vous seriez capable de faire les yeux doux à ma petite Jo.

Tous deux fixèrent cette dernière, et l'inconnu eut du mal à réprimer un sourire avant de répondre à Dottie.

— Je crois que quelqu'un s'en est déjà chargé avant moi.

Interloquée, Jo ouvrit grand la bouche. Quel mufle ! Mais l'homme, à présent sérieux, s'était à nouveau tourné vers elle en fronçant les sourcils.

— Je suppose que vous êtes Jo. Désolé, on ne s'est pas présentés. Je suis Charles, et vous êtes ?

Ma tante ? se demanda-t-il. Non, elle ne pouvait pas être la fille de Dottie. La vieille dame devait être nonagénaire, alors que Jo avait tout juste la trentaine. Une cousine, alors ? Il se rendit alors compte que la beauté sculpturale lui parlait.

— Je suis Jo Wainwright et je travaille comme généraliste à Port Anooka depuis maintenant deux ans. Quoique, le temps de ma grossesse, un vacataire s'occupe de mon cabinet.

— Mais, si vous me permettez, pourquoi êtes-vous ici ? Dott... Enfin, ma grand-mère est-elle malade ?

Charles avait hésité sur le prénom. N'étant pas son intime, il rechignait à s'autoriser une telle familiarité.

— Non, rassurez-vous, répondit Jo en secouant la tête. Dottie se porte comme un charme pour ses quatre-vingt-cinq ans. C'est l'une des vieilles dames les plus gaillardes que je connaisse. L'une des plus têtues, aussi.

Elle s'interrompit pour sourire à la vieille dame.

— Elle a un peu de mal pour monter les marches mais, avec le monte-escalier, on dirait qu'elle va s'envoler pour Mars tant elle va vite.

— Balivernes !

Charles ignora cette interruption.

— Et donc ?

Mais Dottie intervint à nouveau.

— Elle pense que je ne suis pas en sécurité toute seule et, comme elle sait pertinemment que jamais je ne mettrai

les pieds dans l'un de ces mouiroirs pour vieux, elle passe le plus clair de son temps libre ici, à dévaliser mon garde-manger. Et quand elle n'est pas là, elle confie la maison à des espions qui lui rapportent le moindre de mes faits et gestes.

Cette tirade était toutefois empreinte d'une profonde tendresse, évidente à la façon dont Dottie pressait la main de Jo tout en parlant. Indéniablement, ces deux-là étaient unies par une grande amitié.

— C'est vrai, je n'aime pas laisser Dottie ici toute seule. Et je me suis attachée à cette maison, moi aussi, donc ça ne me gêne pas d'y séjourner quand je peux. Cela dit, je n'étais pas au courant pour les fuites. Je demande régulièrement à Dottie ce qui doit être réparé et on a commencé quelques travaux mais, comme il a fait beau longtemps, je n'ai pas pensé à inspecter le toit.

La musicalité de ses paroles fascinait Charles qui se força à détourner son regard de la jeune femme de peur de paraître grossier. De même qu'il ne pouvait décemment pas lui demander ce que son mari pensait de cet arrangement.

— D'habitude, j'apporte à Dottie ses repas au lit, ajouta-t-elle. Vous permettez ?

Charles remarqua alors que la vieille dame était enveloppée d'une longue robe de chambre chinoise qui lui donnait l'air d'une impératrice. Était-elle déjà couchée lorsqu'il avait débarqué ?

— Je peux vous aider ?

Mais son offre lui valut un froncement de sourcils furieux de la part de la femme qu'il était venu voir de si loin.

— Vous avez causé assez de dérangement pour aujourd'hui, merci beaucoup. Vous feriez mieux de repartir au village pour revenir demain matin.

— Mais la route est inondée, Dottie, intervint Jo d'une voix douce. Il ne peut plus retourner là-bas. Il faudra qu'il passe la nuit ici.

— Alors, installe-le dans la chambre de devant.

À voir la joie mauvaise qui animait son visage, Charles se demanda si la chambre en question était hantée. Plus prosaïquement, sans doute les fuites d'eau y étaient-elles

particulièrement abondantes. Il suivit Jo jusqu'à la pièce et, une fois seul, il explora l'endroit. Tous ses sens lui disaient que sa mère avait été là, il y avait bien longtemps. Il marchait là où elle avait marché, voyait ce qu'elle avait vu. De même qu'elle avait dû s'asseoir dans ce vieux fauteuil. Qui sait ? Sans doute avait-elle aussi décoré ce sapin en plastique abandonné dans un coin.

Pourtant, bizarrement, lorsqu'il essayait de l'imaginer ici, dans cette maison, c'était l'image de Jo qui s'imposait à son esprit. Il ferma les yeux et s'efforça de remplacer le visage de Jo par celui de sa mère tel qu'il le connaissait d'après les photos de famille et les récits de son père. Dottie accepterait-elle de compléter ces histoires ? Il était venu de si loin pour l'écouter ! Il aurait voulu des détails sur l'enfance et la jeunesse de sa mère, sur ce qu'elle aimait, ce qu'elle n'aimait pas, tous ces détails qui lui permettraient de donner chair à ce fantôme.

Il repensa soudain aux mots de Dottie pour décrire son père : un vagabond menteur. Rien que cela ! C'était forcément de lui qu'elle parlait, car il n'avait aimé personne d'autre que sa mère, et réciproquement. Au lieu de « vagabond », il aurait sans doute mieux valu dire « randonneur ». À l'époque de leur rencontre, son père avait, en effet, entrepris un voyage autour du monde, désireux de sortir de sa cage dorée et d'aller au-devant des gens. Mais pourquoi Dottie l'avait-elle traité de « menteur » ?

Charles en était là de ses pensées lorsque Jo entra dans la pièce avec un sourire lumineux.

— Vous cherchez des souvenirs de votre mère ? J'ai essayé, moi aussi, mais, malheureusement, je n'ai jamais rien trouvé. Cela dit, par respect pour Dottie, je m'interdis de fouiller dans les tiroirs. En revanche, je secoue les livres que j'emprunte dans sa bibliothèque au cas où une photo aurait servi de marque-page.

Charles jeta un regard vers les livres qui tapissaient le mur du fond et secoua la tête. Autant chercher une aiguille dans une botte de foin...

— Elle ne vous a jamais parlé d'elle ?

Jo fit non de la tête.

— Pas un mot. De même qu'au village tout le monde semble l'avoir oubliée. Ils éludent le sujet, peut-être par égard pour Dottie. Quoi qu'il en soit, il doit bien y avoir une raison car Dottie est sans doute un peu excentrique, mais elle n'est ni folle ni méchante.

Jo secoua à nouveau la tête en soupirant et se pencha vers une grosse boîte de décorations de Noël, près de l'arbre artificiel, pour prendre une boule en verre qu'elle accrocha à une branche basse. Puis elle se tourna vers Charles.

— D'habitude, Dottie et moi dînons d'une tartine grillée au fromage mais, si vous désirez quelque chose de plus consistant, il y a des côtelettes d'agneau et de quoi vous préparer une salade.

— Pas la peine, c'est parfait. Au contraire, ça me ramènera à mes années d'étudiant. À l'époque, c'était la seule chose que je savais cuisiner : des sandwiches au fromage, aux œufs, aux haricots...

Jo lui sourit à nouveau, d'un sourire si franc et généreux que Charles ressentit un pincement au cœur. Il se reprimanda aussitôt. Non, il ne devait pas éprouver de l'attirance pour elle. Elle était enceinte, bon sang ! Il n'empêche. Tandis qu'il la suivait jusqu'à la cuisine, il contemplait le balancement de ses hanches avec une sorte de fascination. C'était la fatigue du voyage sans doute... Ou alors l'abstinence. Sa dernière fois avec une femme datait de quand ? Dernièrement, son père aurait vu d'un bon œil un mariage avec une jeune héritière vaguement apparentée à la famille royale de Russie. Bien sûr, elle était gentille, et était plutôt pas mal physiquement, mais elle ne parlait que de chevaux ! Charles aimait l'équitation, certes, mais pas au point d'en faire le centre de son existence. Pour tout dire, cette expérience avait bien failli le dégoûter des femmes.

En tout cas, Jo n'avait pas l'air du genre à lui rebattre les oreilles avec ses chevaux, à supposer qu'elle en possède.

— Voici le grille-pain, et le pain se trouve dans le buffet du dessous. Vous pouvez faire griller les tranches pendant que je râpe le fromage ? Je trouve qu'il fond mieux comme

ça. Vous le voulez avec du chutney ou des pickles ? Mon père mettait toujours des pickles sous son fromage.

Elle se retint au dernier moment de dire que sa mère préférait la charcuterie. Qu'est-ce qui lui prenait de raconter ces vieilles histoires insignifiantes ? D'autant plus que ces anecdotes la ramenaient à une époque qu'elle aurait préféré oublier. Mais c'était plus fort qu'elle, elle avait besoin de combler le silence. La faute à cet homme : il l'embarrassait. En chemin vers la cuisine, à l'instant, elle avait senti qu'il la regardait, qu'il l'observait. Ou alors, c'était elle qui se faisait des idées. Pourquoi s'intéresserait-il à une femme comme elle, débraillée et enceinte jusqu'aux yeux ? Non, vraiment, mieux valait se concentrer sur les préparatifs du dîner.

Jo sortit le beurre et le fromage du réfrigérateur, puis une bouteille de lait pour le chocolat de Dottie, des pickles au cas où Charles en voudrait, et des cornichons pour son sandwich à elle, et posa le tout sur la table. Elle se tourna alors vers Charles et s'aperçut qu'il effleurait distraitement le battant du vieux grille-pain.

— Vous vous rendez compte ? Je touche un objet que ma mère a dû manipuler. Cet appareil doit bien avoir cinquante ans.

— Au moins, répliqua-t-elle avec un grand sourire. Et il ne s'ouvre pas tout seul lorsque le pain est prêt. Autrement dit, vous allez devoir vérifier qu'il est grillé d'un côté avant de le retourner.

Charles la dévisagea d'un air incrédule avant de secouer la tête et de se remettre à surveiller le pain tandis que Jo râpait le fromage. Le four aussi avait besoin d'être changé, songea-t-elle en installant le gril. De temps à autre, elle jetait un regard vers Charles pour s'assurer qu'il ne laissait pas brûler le pain. Entre-temps, il avait déniché une grande assiette pour y déposer une pile de tranches parfaitement grillées. Jo coupait des cornichons lorsqu'elle ressentit une tension au niveau du ventre : des contractions de Braxton-Hicks... Signe que son corps se préparait à l'accouchement. D'habitude, il lui suffisait de bouger un peu pour les faire

cesser. Pas très inquiète, elle termina de râper le gruyère que Charles saupoudrait ensuite sur les tranches beurrées.

— Deux sandwiches chacun, ça ira ?

Jo se tourna vers lui. Il avait des yeux noirs, si noirs... Sombres comme un abîme dans lequel elle aurait voulu se noyer. La bouche soudain sèche, elle fut incapable de parler, et inspira profondément pour recouvrer sa voix.

— Vous vous contenterez de deux ? Attendez, j'ajoute des pickles sous mon fromage.

— Tel père, telle fille, commenta-t-il en souriant.

Jo, qui ressentit une autre contraction, apprécia cette distraction opportune. Tel père, telle fille ? Certainement pas. Au contraire, elle détestait l'idée qu'elle puisse ressembler d'une manière ou d'une autre à son géniteur même si, au fond, c'était assez injuste de sa part. Son père avait été un brave homme qui avait assumé son rôle paternel du mieux possible. Malheureusement, il n'avait pas supporté de se retrouver veuf et il s'était laissé aller.

Mais pourquoi repensait-elle à tout cela maintenant ? Et surtout, à quoi bon ? Chassant ces idées tristes, elle fit chauffer du lait pour le chocolat de Dottie et, pour la énième fois, elle se promit d'acheter un four à micro-ondes à sa prochaine visite en ville. Elle mit de l'eau à bouillir pour le thé.

— Thé ou café ? demanda-t-elle.

Il sourit à nouveau, de ce sourire qu'elle redoutait tant.

— Je pourrais avoir un chocolat, s'il vous plaît ? Ainsi, j'aurai vraiment l'impression de revivre mes soirées d'étudiant.

Jo se força à détourner les yeux. Qu'attendait-elle, un autre sourire ? Se morigénant silencieusement, elle rajouta du lait dans la casserole et chercha trois mugs. Dottie avait l'habitude de boire le thé dans de délicates tasses de porcelaine mais, pour son chocolat du soir, elle faisait moins de chichis. Charles, qui avait sorti d'autres assiettes, découpait les sandwiches brûlants en lamelles.

— Et voilà : deux sandwiches pour Dottie, deux sandwiches avec pickles pour vous et quatre pour moi. Je sais,

j'ai l'air d'un goinfre, mais mon dernier repas remonte au petit déjeuner.

— Vous n'avez rien mangé depuis ?

Jo lui jeta un regard incrédule mais, le lait étant sur le point de bouillir, elle lui accorda toute son attention. De toute façon, Charles ne lui répondit pas. Il inspectait la cuisine, visiblement à la recherche de quelque chose, et finit par dénicher trois plateaux adossés au vieux réfrigérateur.

— Je suppose que celui en argent est à Dottie.

Il avait dit cela avec un sourire si franc qu'elle ne put s'empêcher de lui sourire en retour.

— Oui, et une vaisselle en porcelaine un peu plus jolie que celle que vous avez trouvée.

Elle ouvrit un grand placard et en sortit une assiette cerclée d'or et ornée de délicats motifs fleuris.

— Elle dit toujours qu'elle ne va pas baisser ses exigences parce qu'elle se fait vieille.

— La bienheureuse ! Comme aurait dit ma nounou..., s'empressa-t-il d'ajouter.

Jo lui jeta un regard amusé, mais un autre spasme lui serra le ventre. Bizarre... Les contractions de Braxton-Hicks étaient censées être irrégulières, non ? Enfin, ce n'était pas le moment d'y penser. Pour l'heure, elle allait porter son dîner à Dottie, ensuite... Ensuite, elle n'en savait rien. D'habitude, elle mangeait dans la chambre de Dottie, mais ce soir, justement, que faire de ce visiteur ? Devait-elle le laisser prendre son repas tout seul dans la cuisine ? Pouvait-il partager leur compagnie ? Indécise, elle monta le plateau dans la chambre.

La vieille dame était assise au beau milieu du grand lit, adossée contre les oreillers, la tête de lit savamment ornée en toile de fond. Dans sa robe de chambre colorée, elle avait l'air d'une impératrice s'apprêtant à recevoir ses sujets en audience.

— Fais-le monter ici, il prendra son repas avec nous, dit-elle tandis que Jo installait le plateau sur le lit. On va lui faire subir un interrogatoire serré.

Cette déclaration aurait déconcerté Jo si elle n'avait

connu le goût de Dottie pour les romans policiers. Peut-être la vieille dame se réjouissait-elle secrètement d'avoir enfin l'occasion de jouer les Miss Marple.

— Nous sommes convoqués chez Madame, annonça Jo de retour à la cuisine.

Charles hocha la tête. Il finissait de préparer ses sandwiches et avait également mis du thé à infuser.

— Vous voulez rajouter du sucre dans votre chocolat ?

— Merci, je me suis déjà servi, dit-il.

Prenant son plateau, Jo pria Charles de la suivre.

MEREDITH WEBBER

La visite d'un prince

Rejoindre la petite ville de Port Anooka relève du périple pour Charles, prince héritier du royaume de Livaroché. En affrontant orage et vents violents, en cette période glaciale de la fin de l'année, il espère pourtant rencontrer sa grand-mère, qu'il n'a jamais connue. Mais alors qu'il se présente sur le seuil d'une maison surplombant l'océan, ce n'est pas son aïeule qui lui ouvre la porte, mais une jolie jeune femme au ventre très arrondi...

DIANNE DRAKE

Pour l'aimer encore

Sloane a aimé le Dr Carter Holmes avec passion. Mais lorsqu'il a sombré, suite à un traumatisme de guerre, elle n'a pas su l'aider ni le retenir... C'est donc un choc pour elle de le retrouver à Forgeburn, petite ville de l'Utah, où elle passe ses vacances. Si Carter a troqué sa blouse de chirurgien pour celle de médecin généraliste, il semble toujours le même homme, ou presque. Son regard s'est voilé de mystère, sa voix chaude a perdu sa douceur. Malgré l'accueil glacial que Carter lui réserve, Sloane peut-elle croire que par ces retrouvailles, une nouvelle chance leur est donnée de s'aimer ?

 **HARLEQUIN**
www.harlequin.fr

ROMANS INÉDITS - 7,10 €
1^{er} février 2019



2019.02.39.5553.3
CANADA : 9,99 \$